

Chapitre 8 : Valle del Condor

Mercredi 16 novembre

Je sors du local des douches cradingue de l'hôtel Valle del Condor malgré tout revigoré. J'ai l'impression d'avoir laissé une bonne partie de la fatigue de la marche, là-bas, dans le trou d'évacuation au milieu de la dalle en ciment. J'entre dans la chambre où Mimi finit de se crêmer, cette même chambre où nous avons vécu l'épisode incontournable dans l'histoire de la danse et de la literie synthétique j'ai nommé : le boogie-woogie bed.

- 'Qu'il est doux de goûter au luxe de la civilisation, tu ne trouves pas Mimi ?'

Je sais, je suis taquin, mais après tout on ne prête d'intérêt qu'à ceux qui nous intéressent (*'Trop puissant ça m'sieur', comme diraient les élèves de mon ami Christian !*). C'est un réel plaisir de taquiner Mimi parce qu'elle ne marche pas dans la plaisanterie, elle court ! Ses réactions sont spontanées, un peu enfantines, mignonnes, même quand le vocabulaire employé est un peu plus 'sportif'. Elle n'est pas pimbêche, ni pisse-vinaigre. Ce n'est pas une sainte nitouche pas plus que la sœur de Rambo. Elle peut être crédule tout en étant capable de prendre en main une bonne partie de la planète. Elle est remarquablement bien faite, très jolie, mais n'en fait pas étalage. Elle est capable d'être féminine même affublée des tenues les moins seyantes. Son humour est redoutable et elle a la dent dure avec ceux qu'elle appelle les 'gros lourds'. En un mot, et dusses-je me répéter, elle est chouette Mimi. Mais n'allez surtout pas le lui répéter, ça interromprait notre petit jeu et rendrait ce voyage plus terne.

- 'Tu parles ! Il n'y a même pas de prise pour le sèche-cheveux et je ne peux même pas brancher mon Epilady !'
- 'Ce n'est pas grave, j'aurai l'impression de me déplacer derrière un buisson, très pratique pour le camouflage...'
- 'T'es lourd.'

Extra ball, same player shoots again.

- 'Bon, ce n'est pas tout ça Mimi, mais j'aimerais qu'on soit parés à toutes les éventualités. L'autre tordue va arriver d'un instant à l'autre et risque de repartir illico. Cette fois-ci, je tiens à être du voyage.'
- 'Oui mais ça commence à me fatiguer moi, vos histoires. Même si toutes les remarques de Martine ne sont pas dénuées d'un certain bon sens, je ne suis pas venue pour jouer les Jane Bond, moi. Je suis sensée être en voyage de reconnaissance, moi. Je suis spécialisée dans l'incentive et les voyages de presse, pas dans les raids Aventure. On dort dans des cabanes en planches, on mange des animaux qui n'existent qu'ici, pas une minute pour se faire un brushing et depuis qu'on est arrivé le shopping est une vue de l'esprit, à moins d'acheter ces très beaux tissus bariolés pour mettre dans la niche du chien.'
- 'Tu es vache avec ton chien.'
- 'Et toi, ça te fait rire, on dirait que tu prends plaisir à te retrouver dans ces situations incongrues : on se gèle au point de claquer des dents sous la couette et ça te fait rire, je te retrouve en train de te livrer à la danse des canards accroupi dans le crottin et tu trouves ça normal. Tu as trop accompagné de groupes de 3^{ème} âge dans ta jeunesse mon grand. Tu es devenu accro. Tu veux que je chante pour t'en faire une petite avant que les autres n'arrivent ?'

Qu'est-ce que je vous avais dit ? La voilà Mimi, elle est partie, ça y est, le préchauffage est terminé, ça devrait décoiffer. Bon, je l'ai bien cherché, mais plutôt que de m'ennuyer en attendant les autres...

- 'Et puis d'abord qu'est-ce qu'ils font ? Ils devraient déjà être là depuis des heures. C'est encore un des tours de cette poufiasse ! Elle va m'entendre. Je vais lui faire de la psychologie rapprochée moi, elle va comprendre. Qu'est-ce qu'on fait après, où va t'on ?'

- 'Je pense qu'il doit y avoir du Pablo là dessous. Il doit faire son possible pour retarder la caravane et nous laisser le temps d'arriver. Dès qu'ils sont là, je te laisse juste le temps d'embrasser goulûment Pablo, ses fils et ses ânes puis nous embarquons Mme Lherbier en 4X4 Lopézien direction Arequipa. De là, asap (*as soon as possible ; c'est du jargon tourisme, c'est pour énerver Mimi*) un avion pour Cuzco. Le repérage prévu sur 2 jours et bye bye le Pérou.'
- 'OK pour les ânes si toi, de ton côté, tu embrasses Mme Pablo' ...
- 'Argh ! Je suis battu, je me rends, au secours.'
- 'Chut ! je crois qu'ils sont là. On va voir'
- 'I want my nephew !'

Nous entrons dans la salle principale au même instant que Martine Lherbier.

- 'Qu'est-ce que vous faites là vous ? Je vous croyais encore en train de dormir à Tapay !' siffle cette belle garce.
- 'On a pensé que vous ne pourriez pas vous passer de nous' ; enchaîne Mimi, acerbe, avant que je n'aie pu réagir.

Ca sent le combat de harpies. Tel Jason se repliant derrière Médée je cède le pas prudemment avant le début du crêpage de toison (*d'or, of course*)

- 'Ah ! vous devez être Myriam ; Gabrielle m'a dit beaucoup de bien de vous. Vous semblez être l'interlocuteur dont je pourrais finalement avoir besoin dans ce voyage' se radoucit la perfide.
- 'Je ne demande pas mieux mais il nous faudra retrouver l'objet de notre repérage, et le programme établi par l'agence, pour que je puisse vous aider efficacement'.

Ce n'est pas possible ! On avait tout pour assister à un beau combat de gonzesses et ne les voilà t'il pas en train de se faire des politesses, des mines, des 'je pourrais avoir besoin de vous' et des 'vous aider efficacement'. Un consensus ; Pouah !

- 'Mais, j'y compte bien ! Je ne suis venue ici qu'en vous attendant, pour tuer le temps. Passionnant ces montagnes de l'altiplano mais les indigènes – ce Pablo est absurde – ne sont pas à la hauteur des prestations que la I3C est en droit d'attendre.'
- 'C'est ce que je m'évertue à expliquer à M. Rossi depuis le début du voyage.'

Ben voyons, elles se liguent contre moi. Elles font les importantes. Mais dites-moi que je rêve ! Et Mimi m'appelle Monsieur Rossi maintenant... où est passé le Val qui tenait chaud dans la chambre au fond de la cour ? Je me croyais Jason, me voilà Holopherne.

- 'Bon, avant que vous ne commenciez à échanger les adresses de vos clubs de gym, est-ce que l'une d'entre vous pourra me dire ce que vous avez l'intention de faire ?' grommelais-je. 'Je ne voudrais pas paraître désagréable (*quoi que*) mais si le niveau des prestations ne vous convient pas, raison de plus pour ne pas moisir ici. De surcroît, si vous, Madame Lherbier, êtes venue ici pour tuer le temps, je vous avoue très sincèrement que pour ma part j'aurai préféré ne pas avoir à m'écarter de la mission pour laquelle j'ai été recruté, c'est à dire un repérage professionnel autour d'un programme de voyage, en vue de la réalisation d'opérations nombreuses et rentables pour mon agence. Le constat est clair, nous n'emmènerons pas de cadres de la I3C se 'team builder' à Cabanacondé. Peut-on maintenant envisager la suite normale de notre programme ?'

La rapidité et la clarté de mon intervention ont surpris tout le monde, moi y compris. Je suis en pleine forme et j'ai envie de manger du lion.

- 'Monsieur Lopez a prévu de nous raccompagner directement à Arequipa avec son 4X4,' me lance fièrement Martine Lherbier
- 'Et bien tant mieux. Je vous laisse le temps de vous rafraîchir et je vais voir avec lui à quelle heure est prévu le départ. C'est paraît t'il pour ce genre de choses que j'ai été engagé et ce d'autant que j'arrive à m'en occuper sans cesser de mâcher mon chewing-gum. Tu viens avec moi Mimi ?'
- 'Ah, euh, non, non, je vais rester avec Martine pour un débriefing de ses premières expériences péruviennes.'
- 'C'est ça, reste donc, mais fais attention aux aphtes !'

Je tourne les talons sur cette petite trahison supplémentaire et je me dirige vers la plaza de Armas pour retrouver Lopez. Je le trouve en train de palabrer sérieusement avec deux ténébreux aux visages burinés, le genre de mecs à qui on n'a pas envie de demander l'heure. Le petit groupe est accoudé à un gros 4X4 pick-up.

- 'Juan, avez-vous fixé l'heure du départ pour Arequipa' ? dis-je en espagnol à l'intention du petit tas de saindoux.

Ma phrase fait l'effet d'une gifle pour les deux hommes qui accompagnent Lopez. Ils me regardent d'un air que je qualifierais de très peu jovial. Je ne me démonte pas –pourquoi le ferais-je- et puis en plus, qui sont ces zèbres ? Et j'invite du regard Juan Lopez à me donner une réponse.

- 'Si, si, c'est arrangé. Nous partons dans une heure. Nous finissons de charger et nous venons vous chercher à l'hôtel.'

- 'Mais, ce 4x4 n'a que 4 places', lui fais-je remarquer.

- 'Si, mais il y en a un deuxième garé derrière l'hôtel pour charger les bagages et pour vous prendre avec Mademoiselle Myriam.'

Bon ! Pour passer derrière l'hôtel un 4x4 est réellement nécessaire ; mais après tout, qui suis-je pour évaluer les capacités des conducteurs locaux (qu'on pourrait même orthographier 'locos' - '*fous*' en espagnol -).

Je prends congé de la troupe de joyeux drilles et décide d'aller faire un tour dans le village. Peut-être vais-je réussir à trouver un café servant de l'Espresso Illy (*mon préféré, juste le fond de la tasse, crémeux et tiède*).

Peut-être même qu'il y aura un Bonzini (*baby-foot officiel des compétitions de troquets où mes coups de poignets on fait trembler bon nombre de gamelles*).

Je rêve doucement à ces délices de la civilisation méditerranéenne quand j'arrive à l'orée du village aux abords du 'Rio de la aguas caldas' (*rivière des eaux chaudes*), plus exactement un canal où s'égaillent les enfants du village. Dans cette région hautement volcanique, les résurgences d'eaux chaudes, sulfureuses ou non, sont très nombreuses, pour la grande joie des gamins qui peuvent s'ébrouer gaiement à la tombée du jour quand la chaleur disparaît et que la toilette est devenue incontournable.

Je suis surpris par la présence d'un grand dadais blond comme les blés et blanc comme un verre de lait. Pas local, me dis-je in petto, dans cette perspicacité qui fait ma réputation. Il parle espagnol mais son accent recèle des intonations gouailleuses qui ne trompent pas : c'est un Nord Américain.

Je l'interpelle en anglais, au risque de tomber sur albinos dyslexique. Quand il se retourne je le reconnais.

C'est Bill, l'américain qui était au Valle del Condor avec nous avant notre départ pour Tapay. Il vit à Cuba. Il est en vacances au Pérou et il apprécie particulièrement cette cession d'hydratation tardive car il a failli laisser sa peau dans la remontée du canyon cet après midi.

- 'J'étais bien lancé, dans un bon rythme, décidé à ne pas m'arrêter, quand j'ai vu un condor se poser à deux pas de moi. Waow. Incroyable. Impossible de rater ça. Il fallait faire une photo. Mais c'est en repartant que j'ai compris qu'il n'aurait jamais fallu s'arrêter. Je n'ai pas réussi à retrouver mon rythme et j'ai commencé à avoir très soif. Heureusement, une petite caravane avec deux mulets est passée ; j'ai pu boire un peu et m'accrocher à un âne.'

- 'Sympa Burito, quand on le connaît, un peu acharné sur la production de crottin mais sympa', dis-je en commentant malgré moi l'épisode.

Bill me dévisage quelque peu incrédule ne sachant pas s'il s'agit de lard ou de cochon. Puis soudain il redevient la cible des gamins, qui s'étaient un peu éloigné lors de mon arrivée et qui maintenant recommencent à le bombarder de touffes d'herbes trempées, avec autant plus de joie que Bill a revêtu un T-shirt sec en me parlant et qu'il peste et court dans tous les sens pour garder son vêtement sec. Je m'écarte prudemment, les laissant à leurs jeux. Je regagne en flânant les abords de l'hôtel et je constate qu'il n'y pas plus de route que de 4x4 à l'arrière de celui-ci. Mon sang ne fait qu'un tour. J'entre en trombe au Valle del Condor et je trouve Mimi atablée, en train de boire une bière et de finir d'apprendre par cœur son Vogue.

- 'Où sont les autres ?' dis-je dans un souffle.

- 'Ah tu es là toi ! Du calme, Martine est partie acheter du lait démaquillant et Lopez arrive avec le 4x4 pour venir chercher les bagages.'

- 'Quels bagages ?'

- 'Eh bien, ton sac, le mien et le tas qui se trouve dans le coin là bas'.

Dubitatif, je me dirige vers le tas en question que je pousse nonchalamment du pied. Une couverture bariolée glisse du sommet de l'édifice et dévoile un empilement de boîtes de conserves...vides.

- 'C'est ce que je craignais ! Mimi, ça fait combien de temps que Martine est partie chercher son lait de mes deux quillant ?'
- 'Oh, un bon quart d'heure, pourquoi ?'
- 'D'accord, j'ai compris. Reste là, je vais voir sur la place. Mais j'ai bien peur qu'il nous faille reprendre le bus pour rentrer à Arequipa.'
- 'Ah bon, mais pourquoi, mais attends, Val, je...'

Je suis déjà dans la rue en train de courir vers la plaza de Armas. Le jour décline sérieusement. J'arrive sur la place et constate qu'il ne reste pas plus de trace de 4x4 que de cheveux sur la tête de Kojak. J'interpelle un quidam, assis sur un banc, contre le mur du magasin général. Son expression de surprise me fait penser que j'aurais dû réviser mon Quechua avant de venir. La réponse qu'il me fait corrobore cette pensée. Me voilà dans la m'panade. Je retourne à l'hôtel avec l'intention d'en savoir plus, par Mimi, par Pablo et les siens, par les ânes aussi, peut-être. Mimi n'a rien vu, si ce n'est la marque du sac de Martine, dont je me fous éperdument. Mme Pablo est dans la cuisine, elle ne sait rien. Son mari et deux de ses fils sont allés chercher des provisions à l'autre bout du village. Ils ne devraient pas tarder. Je demande la direction et je pars à leur rencontre, lampe de poche à portée de main. La traversée nocturne de Cabanacondé est une aventure en soi. On se croirait dans un jeu Nintendo de l'époque. Je suis le Frère Mario et je saute pour éviter les ruisseaux pleins de boue et d'excréments, j'esquive les ruades de solipèdes, je déguerpis pour éviter les crocs des chiens et je détail devant les coups de becs des coqs. J'aurai bien filé leur Mère à toute cette petite ménagerie, tranquillement, l'un après l'autre avec des tiags à bouts ferrés, mais je n'ai ni le temps, ni l'équipement. Je retrouve enfin Pablo qui redescend du vieux village.

- 'Ils sont partis ?' lui dis-je sifflant d'inquiétude.
- 'Oui, depuis une bonne demi-heure. Ils ne vous ont pas emmenés n'est-ce pas ?'
- 'Bonne déduction ! Mais savez vous quand doit venir le deuxième 4x4 ?'
- 'Wahahaha !' est à peu près la réponse que j'obtiens ; 'Je vous avais dit de vous méfier de Lopez. Il est parti avec ses deux associés et Mme Lherbier, c'était prévu. Il vous a eu comme un Gringo.'

Cette dernière remarque finit de me mettre en colère. Pas contre Pablo, plus contre l'autre ngngh de Martine Lherbier et cette grosse limace de Lopez. Et surtout, surtout, contre moi. Je me donnerais volontiers des gifles si je ne craignais pas que ça soit considéré comme une invitation à la flagellation, à la lapidation, au lynchage ou toute autre forme de vindicte populaire. La cerise sur le gâteau est apportée par Felipe, le fils de Pablo, qui, se tenant un pas derrière son père, n'en arbore pas moins le sourire taquin du 'preneur en main de Gringos', titre autoproclamé mais ô combien validé par la situation :

- 'Alors, vous dormirez chez nous, encore ce soir. Il n'y a plus de bus et seuls les gens de la ville ont des 4x4. Et ils sont tous partis à cette heure-ci ! Ca tombe bien, je crois que ma Mère a cuisiné du Guanaco ce soir, c'est rare, et c'est très bon.'

L'émotion et la colère m'empêchent de répondre avec sérénité à cette invitation ; j'élude donc.

- 'Pouvez-vous me dire où se trouvent les téléphones' ?
- 'Wohohoho' ! est la réponse légèrement crispante que j'obtiens cette fois ; et au bout de quelques secondes qui semblent des siècles :
- 'Il n'y en a pas ici. Seuls les gens de la ville en possèdent'

et oui, je sais, ils sont tous partis. Les trafiquants en ont aussi, mais il ne vaut mieux pas les fréquenter, il paraît. Me voilà fait comme un rat. Je suis pas à pas la petite troupe de retour vers l'hôtel, ruminant ma colère et ma frustration.

- 'Mais qu'est-ce que tu faisais ? Je t'attends moi'; me dit Mimi en guise d'accueil.
- 'Chère, très chère Mimi, ta copine nous a plantés là. Il n'y a pas de moyen de transport pour rentrer à Arequipa avant demain matin. On dort là, on mange du guanaco et maintenant tu me lâches ; je ne veux plus t'entendre de toute la soirée.'
- 'Mais, je n'y suis pour rien moi, tu es injuste, t'es bien un mec...'
- 'C'est ça, tu te plaindras à Mme Lherbier, la prochaine fois que tu la vois. Essaie simplement d'être un peu plus efficace avec elle, parce que pour l'instant, on passe pour des clowns. Les Pablos & Fils se marrent bien en notre compagnie !'

Sur ces paroles brutales et injustes je m'engouffre dans la cour intérieure saisissant mon sac et maugréant au passage : 'Et ce soir Mimi, tu peux toujours te gratter pour dormir contre Monsieur Rossi. Il garde sa chaleur animale, le Monsieur Rossi. Il rumine.'

Une nuit de plus à Boogie-woogie land !

*

* *

A table, pour le dîner, je retrouve, non sans une certaine surprise Bill qui a réussi à se défaire des enfants du village et qui réside encore au Valle del Condor (*mais lui c'est volontaire !*). Après un dîner boudeur à ma droite (*Mimi*) et gouailleur à ma gauche (*Bill*), je prétexte une soudaine indigestion de guanaco pour aller prendre l'air. En fait, je me mets en quête de Pablo qui me doit quelques explications. A l'accoutumée, il n'a pas pris part au dîner ; pas plus que ses fils d'ailleurs. Seule Madame Pablo officie avec une discrétion digne d'un banquier Suisse. Pablo est dans une pièce située derrière l'hôtel et qui communique avec la cour intérieure par une porte que j'aurais pu qualifier de cochère s'il y avait eu des attelages de carrosses dans le coin. Je frappe à la porte et Felipe, un des deux fils de Pablo ayant participé à l'excursion, vient m'ouvrir. Malgré un sourire poli, j'arrive à distinguer sur son visage un agacement certain du genre 'ici ce n'est pas pour les touristes, nous sommes en famille'. J'explique rapidement que je suis désolé de les déranger dans leur intimité familiale et que j'accepterais bien volontiers de retrouver Pablo au café du coin. Ceci d'autant, qu'en termes de paysage olfactif nous sommes gâtés (*eux aussi d'ailleurs et ça se sent*).

- 'Wahahaha !' est encore une fois la réponse que j'obtiens. (*Ca commence d'ailleurs à m'échauffer un peu les oreilles.*) Pablo, hilare, se joint à l'allégresse de ses fils tout en m'expliquant qu'à Cabanacondé, il n'y a pas de café du coin.
- 'Venez vous joindre à nous, vous ne dérangez pas, nous allons boire de la chicha.'

Cette boisson a un nom amusant qui me fait penser aux génériques des films sur Canal +. C'est tout ce qu'elle a d'amusant, enfin pour moi en tout cas ; parce que les Pablos brothers ont l'air d'apprécier tout particulièrement les effets secondaires désopilants du breuvage. Je les rassure en leur disant qu'il nous arrive aussi de nous rincer le gosier avec de l'eau qui fait rire. Bon, elle est rarement obtenue par fermentation de grains de maïs mâchés puis recrachés auxquels on ajoute du miel ; mais si on y regarde de plus près nous avons bu pendant des siècles des boissons obtenues à base de raisins ayant servi à un gigantesque bain de pied juste avant d'être fermentés. Nos amis américains s'en émeuvent d'ailleurs toujours autant lorsqu'ils demandent –quasi systématiquement– si le fouloir est mécanique ou naturel... Ils veulent tellement être sûrs que les bactéries pédestres (*voire pire*) ont disparu de ce liquide qu'ils vont mettre dans leur bouche, qu'ils sulfitent à mort les vins pour tuer les vers qui ont des enfants et les enfants qui ont des vers. Le résultat c'est une migraine garantie et des maux d'estomac qui se transformeront en ulcère. Clean, certes, mais ô combien douloureux. Autre résultat, un peu plus éloigné du sujet, mais guère : la fellation reste interdite dans bon nombre d'états ! Mais cela ne nous regarde pas (*quoi que*). J'ai beau ne pas être américain, je renâcle un peu devant la chicha (*ouf !*). Il en va de cette boisson comme de bien d'autres de nos jours, les méthodes ancestrales ont largement été remplacées par des méthodes industrielles, et la chicha est aujourd'hui produite sans que la grand-mère du patron vienne forcément cracher dans la cuve. Le breuvage reste tout de même d'une turbidité et d'une odeur peu engageantes. D'ailleurs, les effluves de chicha ont empli la pièce de relents qui font beaucoup plus penser à une pâtée pour chien qu'à l'air pur de Roncevaux. Cette odeur est tellement sournoise qu'elle s'associe aux autres pour les mettre en relief sous leur jour le plus pernicieux. Le suif, par exemple, exhale une odeur rance rarement atteinte tout comme la transpiration des guides randonneurs (*qui n'ont visiblement pas eu le temps de prendre une douche après leur dernière course ni les 853 précédentes*). D'où je suis assis, je peux jouir (*et l'on se demande jusqu'où va se loger le sado-masochisme*) du spectacle hallucinant mettant en scène leurs principaux outils de travail, j'ai nommé leurs chaussures et leurs pieds. L'ensemble est impossible à délimiter. Il y a certainement une partie de chairs et des ongles - bien que difficiles à discerner tant ils sont de même couleur que le reste -, suffisamment longs et soulevés par des couches successives de boue et de poussière pour qu'on ne puisse pas les loucher. On peut vaguement distinguer une partie exogène, une semelle en caoutchouc, en dessous. Le tout est de couleur noirâtre. Ces pieds là ont foulé la plupart des chemins environnants, traversé nombre de torrents, de rivières et de rus,

pataugé dans la boue et dans la neige. Ils ont soulevé la poussière beige du canyon, noire des rizières, rouge des volcans, jaune des soufrières et blanche des 'Salars', ces vastes étendues recouvertes de sel, plates comme la main de Jane Birkin. Pour seule protection on les a munis d'une bande de caoutchouc provenant d'un pneu de voiture, en guise de semelle, et de deux lanières taillées dans les parois du même pneu, que l'on croise à la façon des tongs asiatiques. Les concepteurs ne sont probablement pas ingénieurs et les fabricants –souvent ceux là même qui les portent- ne dépensent certainement pas des fortunes pour que tels ou tels sportifs de renom les utilisent. Bien que ces modèles ne jouissent pas de la même notoriété que les équipements à trois bandes, à panthère sud-américaine ou autre symbole de victoire de la Grèce Antique, certains supporters olympiens (*plus à cause du nom de leur équipe de football favorite que par leur attitude*) conseillent régulièrement leur usage à certains joueurs réputés avoir les 'pieds carrés'.

D'où l'expression 'ah ! mets des tongs, ah !'.

Je porte des brodequins de marche à semelle en matière hi-tech avec anti-vibrations incorporé, kevlar, aérations contrôlées et double turbo injecteur inversé (*au moins*), d'une marque prestigieuse surtout grâce à son marketing. Malgré tout je ressens parfois les cailloux du chemin. J'ose à peine imaginer ce qu'endurent les Pablo & Sons. Tout cela ne répond pas à la proposition faite par mon hôte. J'esquive finement en disant que je ne supporte les céréales fermentées que dans le whisky et que, compte tenu du peu de chaleur, je boirais bien quelque chose de chaud.

- 'Ah, un *'emoliente'*, si, si. Felipe va en cuisine demander à ta mère d'en préparer, s'empresse de commander Pablo.

Nous poursuivons une aimable conversation sur le temps, la température, et pourtant c'est le printemps, oui mais nous sommes dans le désert, et puis il y a l'altitude, mais vous devriez voir là haut sur les 'Nevados'...

Felipe revient avec un bol fumant contenant une boisson indéfinie. Visuellement on pourrait croire à du chocolat chaud, gustativement on pourrait penser que le Géant Vert s'est finalement fait rattraper par les lilliputiens de l'Altiplano et qu'ils en ont fait une soupe légèrement cacotée. Comment vous expliquer ? Ça se rapprocherait assez du marshmallow liquide, en moins guimauve et en plus maïs. A voir mes grimaces lorsque j'essaie de boire poliment le breuvage la bande à Pablo n'a qu'une parole :

- 'Wahahaha ! vous auriez probablement préféré *'sin goma'* (*sans adjonction de résine*)'
- 'Non, non, c'est très bien. Ca réchauffe' mens-je. 'Je suis flatté d'apporter un rayon de lumière dans votre mélancolie mais que diriez vous d'en venir au fait et des m'expliquer cette histoire avec Martine Lherbier, Lopez et votre fils, là-bas à Arequipa.'
- 'Si ! vous avez raison. C'est un malheur. Lopez est un trafiquant qui agit avec une couverture d'agence de voyages. Ca lui permet d'entrer et de sortir du pays facilement. En votre absence, il a réussi à vendre à votre cliente une randonnée archéologique interdite avec, à la clé, vol et recel d'antiquités précolombiennes. C'est strictement défendu par la loi péruvienne et s'ils se font attraper c'est la prison à vie.'
- 'Mais qu'est-ce que vous venez faire là dedans, vous ?'
- 'J'ai participé aux principales expéditions archéologiques des vingt dernières années. Je connais cette région comme ma poche et j'ai formé mes fils de la même façon. De sorte que nous sommes devenus presque incontournables pour organiser ces excursions. De plus Lopez, ce scélérat, me tient par mon fils resté à Arequipa. Cela remonte à de nombreuses années en arrière quand, nouvellement arrivé de Lima, il avait monté son bureau de voyages à Arequipa et sous ce couvert commençait déjà à prospecter pour son trafic. Il était venu me voir, officiellement, pour mon hôtel et pour m'envoyer des clients, touristes amateurs de randonnées. J'avais toutes les raisons de le croire car il m'a rapidement envoyé des petits groupes pour lesquels il payait la facture rubis sur l'ongle. Des liens d'amitié avaient commencé à se tisser et je lui confiais Eduardo, mon fils aîné, parti faire des études d'archéologie à Arequipa. En échange de quelques services, il logeait et nourrissait Eduardo, lui apportant en ville un confort que je n'aurais pas pu lui donner. En fait, ces services se sont rapidement avérés être des études d'authentification sur des pièces volées puis des recels et enfin par un jeu diabolique de pressions sur mon fils, des faux, permettant l'exportation de ces antiquités strictement protégées. Aujourd'hui, Eduardo est mouillé jusqu'au cou. Lopez et sa bande nous tiennent. Si je parle, Eduardo est fichu.'
- 'Mais Eduardo pourrait s'enfuir', lui dis-je avec chaleur (*y goma*)
- 'Trop de faux documents portent maintenant sa signature. Il n'y a pas de solution.'
- 'Pourtant'... peste-je. 'Et Martine Lherbier, comment expliquer qu'elle se comporte de la sorte avec ces bandits ?'

- 'Ils l'ont bien préparée. Dès son arrivée Lopez l'a amadouée, repérant immédiatement son goût du luxe, son intérêt pour les antiquités et pour les situations aventureuses. Il l'a emmenée, toujours sous le couvert du correspondant de voyage, dans les endroits les plus chics, normalement inaccessibles aux touristes et où brillent de mille feux les ors et les pierres précieuses des Empereurs Incas. Il a tout de suite senti qu'il pouvait se servir d'elle et lui à fait croire qu'elle commandait tout et tous. Avec nous, elle a été odieuse. On se serait cru à l'époque des colons espagnols. C'est tout juste si elle n'appelait pas mes fils 'muchachos'.
 - 'Mais que vont-ils faire maintenant ?'
 - 'Ils sont rentrés à Arequipa avec le contenu d'une sépulture que nous avons découvert il y a quelques mois en haut du Nevado. Certaines pièces sont de grande valeur. En terme d'archéologie précolombienne, ce sont de vraies bombes. Bien trop importantes pour Lopez tout seul. Il a fait du chantage à votre cliente, je les ai entendu parler. Il lui a fait croire qu'elle risquait la prison maintenant...'
- Il se ressert un godet de chicha, et après une longue rasade poursuit :
- 'Et c'est la vérité. Je ne sais pas encore pourquoi mais il les lui fera porter au Machu Picchu, vous devez y aller dans votre itinéraire n'est-ce pas ? Je pense qu'il avait tout calculé avant même votre arrivée. Le pire c'est de penser qu'ils vont jouer le jeu des touristes candides à votre arrivée demain et faire comme si rien ne s'était passé. Ils pensent que je ne peux pas parler mais j'ai atteint ma limite, je ne peux plus supporter cette situation. Il faut que je fasse quelque chose. Voulez-vous m'aider ?'
 - 'Bien sûr, Pablo ! (*que puis-je répondre d'autre, franchement !*) Aussitôt arrivés à Arequipa je me débrouillerai pour aller secrètement rendre visite à Eduardo. Ensemble, nous trouverons une solution. Il doit y avoir un moyen...'
 - 'Le premier bus part de la Plaza à 8h30 mais il s'arrête 3 heures à Chivay. Le mieux serait de trouver un minibus de Chivay à Arequipa. Il y en a souvent devant l'église, sur la place du marché.'
 - 'Oui, je vois' dis-je comme si j'avais vécu vingt ans à Chivay. 'Je pense que nous n'aurons pas de temps à perdre et de plus, Lopez ne nous attendra certainement pas avant l'arrivée du premier bus. Je l'appellerai demain de Chivay pour le conforter dans cette idée là.'
 - 'Parfait, alors je vous réveille demain à sept heures pour le petit déjeuner', conclut Pablo, visiblement ému.
 - 'Le concert en basse-cour et clebs majeur risque de me réveiller avant, mais OK pour 7 heures si je n'ai pas fait surface avant. Bonne nuit à tous et bonne fin de chicha !'

Je sors d'un pas décidé bien que légèrement nauséeux. Le froid régnant à l'extérieur m'encourage à forcer l'allure. Le pire, c'est que maintenant il va falloir aller se brosser les dents. Non, je ne peux pas faire l'impasse, pas ce soir, l'emoliente a tapissé ma cavité buccale d'une couche de latex qui ferait pâlir d'envie Mme Durex. Il faut absolument que je me brosse la langue sous peine de devoir la raser demain matin au réveil.

J'entre dans la boogie-woogie bedroom à pas de loup pour ne pas réveiller Mimi. Le volet est resté ouvert et la clarté de la lune baigne l'intérieur de la chambre. Je ne comptais pas allumer, ça tombe bien. Ce sera plus simple pour trouver ma brosse à dents. Des ronflements puissants proviennent de la couche de Mimi. Aurait-elle oublié de se brosser les dents après l'emoliente con goma de Mme Pablo ? Je m'approche pour en avoir la cornette (*comme dirait ma grand-tante carmélite*) et quelle n'est pas ma surprise de constater que Mimi est double. Il y a un autre corps contre le sien. Bill ! C'est ce grand dadais de Bill ! Avec ses airs de teen-ager attardé il m'a bien eu. Et en plus il ronfle comme un salaud. Je ne peux décemment pas dormir à côté de cette cacophonie triomphante. Et en plus ils m'énervent. Boogie-woogie ! D'accord ç'a été inventé par les amerloques mais ce n'était pas la peine de vérifier, là, ce soir. Et s'il leur passait par la tête de swinguer sur un autre rythme, comme ça, dans la nuit ? Je décide donc de tenter le tout pour le tout. Je prends mon sac, ma veste et je sors. D'autres chambres seront certainement vacantes puisque nous étions si peu nombreux pour dîner. Je pousse la porte voisine avec précaution mais le grincement de la menuiserie archaïque produit une somme de décibels suffisante pour réveiller l'ensemble de l'hôtel et une partie du village.

- 'Quien es ?' Une voix rauque s'inquiète au fond de la pièce obscure.
- 'Oh ! *Disculpe*, je me suis trompé de chambre, c'est la chicha, wouhahaha !' dis-je, feignant l'ébriété. (*Vous aurez noté la facilité avec laquelle j'incorpore les expressions locales !*).

Me voilà bien... Tant pis, je tente une autre porte, je ne vais tout de même pas tenir la chandelle.

Celle-ci s'ouvre sans bruit. C'est d'autant plus inquiétant. J'essaie de distinguer la présence éventuelle d'habitants. Pas un bruit, pas un mouvement. Je me lance, j'allume.

*

* *

- 'Señor Valentin ! Réveillez-vous, il est sept heures. Il faut vous préparer'. La voix de Pablo est aussi agréable de bon matin qu'un coup de règle sur le bout des doigts.
 - 'Qu'est-ce que... je... mais, qui sommes-nous ? Vraiment ?' je me réveille péniblement.
- Je ne sais plus où je suis et à peine qui je suis. J'ai dormi enroulé dans ma veste, sur un lit recouvert de housses en nylon, mais sans drap. C'est peut-être un progrès.
- 'Wouhahaha ! Vous vous êtes trompé de chambre ! Je vous ai cherché un peu et puis j'ai cru que c'était vous, là-bas dans l'autre chambre. Mais c'était l'Américain. Wouhahaha ! c'est un échange culturel ?! Il dort toujours mais votre... amie, euh, elle, a préféré se lever tôt pour aller courir. Elle verra bien si elle se fait mordre par les chiens. Ca ne se fait pas ce genre de chose par ici.'
 - 'Ca ne se fait pas beaucoup non plus chez nous. Mais, après tout, le pire c'est pour elle. Vous l'avez prévenue pour le départ du bus à 8 heures.'
 - 'Oui, elle m'a dit qu'elle serait prête à temps.'

Tant d'énergie gaspillée, ça me dépasse ! Je m'extirpe péniblement de mon coma matinal et après une toilette sommaire –toujours pas de rasage- je me dirige gaillardement vers la salle à manger. Le paysage olfactif ambiant me frappe de plein fouet et me ramène à des considérations beaucoup plus terre à terre. Comment pouvait-on se débrouiller pour conserver les aliments avant l'invention du frigo ? L'atmosphère était-elle saturée de cette odeur âcre du rance, de la même façon qu'ici ? J'imagine les cuisines du moyen âge, dans les châteaux forts européens. Quels remugles ! Quelle puanteur devait s'échapper de l'ensemble. Il n'est pas étonnant de constater que les logements du seigneur en étaient le plus éloignés possible. Les aliments, pauvres en qualité et en diversité étaient, de plus, mal conservés. Et dire qu'avant que les européens ne découvrent l'Amérique le régime moyen était particulièrement chiche. Bien sûr, les Italiens, et Marco Polo en tête, avaient ramené des originalités de Chine. De même, les Hollandais, avec le commerce ultra florissant des épices, avaient su apporter une touche supplémentaire de saveur aux pauvres aliments européens indigènes. Mais nous devons à l'Amérique la tomate, la courgette et toutes ses cousines cucurbitacées (*courge, melon, pastèque*), le maïs, le cacao, la dinde (*dont le nom français évoque la même provenance que les Indiens, c'est à dire les Amériques !*) et la patate, que serions nous devenus sans la patate.

Quid de la gastronomie italienne sans tomate, courgette et maïs ?

Quid du bien être des belges sans frites pour accompagner les moules ?

Quid de la survie du peuple irlandais que la patate sauva de la famine au XIXème siècle ?

Quid du moral de la citadine en plein syndrome prémenstruel sans chocolat ?

Bon, d'accord il n'y a pas que du positif. Il y a aussi le tabac, la coca, et le marshmallow (*bien que ce dernier provoque une dépendance moindre*).

Je me remets lentement de l'assaut olfactif et me consacre à la fonction première du petit déjeuner : l'apport calorique en vue d'une dépense énergétique probablement soutenue.

Je suis en train de terminer ma deuxième tartine de beurre de gnhf quand Mimi, radieuse, entre dans la salle.

- 'Salut Val ! Tu as bien dormi ? Je ne t'ai pas vu au réveil. Il y a eu un arrivage de walkyries cette nuit ?'
- 'Non, mais je n'ai jamais su ronfler en américain et pour éviter toute discordance je me suis dit : il vaut mieux se retirer quand on est de trop.'
- 'Mais c'est une crise de jalousie, ma parole !'
- 'Et à quel titre me permettrais-je ?'
- 'Si, si, c'est bien ça. Mon grand frère de la Méditerranée n'a pas apprécié que je dorme avec quelqu'un d'autre hier soir. Mais j'ai bien entendu ton *'tu peux toujours te gratter pour dormir contre Monsieur Rossi. Il garde sa chaleur animale, le Monsieur Rossi. Il rumine'*. J'ai finalement choisi un autre ruminant pour me tenir chaud. Le système de chauffage de l'hôtel n'est vraiment pas au point!'
- 'Ah ça, pour ruminer, il s'y connaît notre mastiqueur de bubblegum.'

- 'Hi, hi, hi ! En plus il est très confortable Bill, légèrement enveloppé où il faut, idéal pour les nuits dans le désert.'
- 'Et tu vas me dire qu'il est isotherme et qu'après les calories obtenues par friction il faut un bon isolant pour conserver la chaleur ?'
- 'Je n'ai pas plus frictionné Bill que ce que je t'ai frictionné, mon cher Valentin.'
- 'Mais, je me suis retenu moi. Lui peut-être pas.'
- 'Tu t'es retenu à grand peine, certaines raideurs en ont attesté, mais seule ta présomption de pseudo mâle dominant t'a mis dans cette situation.'
- 'Il fallait être légume pour ne pas réagir.'
- 'Ou américain, et bourré.'
- 'Qu'importe la couette pourvu qu'on ait les calories alors ? C'est ça ?'
- 'Oui, c'est un peu ça. Cela a été un tel plaisir de t'entendre arriver à pas de loup, prêt à investir ma couche en grand triomphateur.'
- 'Toi, il faut que tu arrêtes le jogging dans les champs de pavots, ça te monte à la tête, Mimi !'
- 'En attendant, je ne fais pas la gueule de bon matin moi, pas plus aujourd'hui que le jour ou tu as testé l'isolation phonique des chambres de l'hôtel Régis avec ta copine nordique.'

A cours d'arguments, et parce que je sais que je n'ai pas raison, j'élude par une onomatopée basique, symptôme évident du manque d'arguments objectifs.

- 'Pfff !'

Mimi rayonne. Elle a gagné. Je marmonne dans mon coin. C'est un peu pour donner le change. Pour rester dans le personnage. Au fond de moi, je suis ravi qu'il n'y ait eu qu'un peu de chaleur échangée entre Mimi et Bob. En un mot, et dusse-je me répéter, elle est chouette Mimi.